

Ne désespérer ni de l'art, ni du monde : Pierre Emmanuel et Roger Coppe

Myriam Watthee-Delmotte

« Ce qui vient au monde pour ne rien troubler ne mérite ni égards ni patience », écrivait René Char¹. Telle était aussi la conviction du poète Pierre Emmanuel et du peintre Roger Coppe. Il n'y a aucun hasard dans la rencontre de ces deux hommes, mais l'effet d'aimantation irrésistible que provoque la découverte de l'œuvre d'un semblable, frère en esprit et en tempérament, même s'il s'agit de disciplines différentes. Char, toujours lui, aurait parlé d'« alliés substantiels » ; Pierre Emmanuel évoquait pour sa part « la communauté des attentifs » ou « des ardents »².

C'est en 1983, que Roger Coppe, artiste Cominois, découvre par hasard dans les rayonnages d'une librairie le recueil *Sodome*, publié en 1946. Cette première lecture provoque chez lui un ébranlement. Le peintre est fasciné, pris dans le sentiment étrange que ce travail poétique lui révèle ce dont il était jusque-là en attente : la force d'une pensée par images. Il se trouve à cette époque à un moment clé de son parcours, car il vient d'abandonner le travail de maître verrier³ dans lequel il a conquis sa notoriété en travaillant dans l'abstraction, pour se consacrer désormais au dessin et à la peinture avec une attirance inverse pour la représentation humaine. La gravité du ton (*Sodome* reprend l'épisode biblique d'un châtimement), la puissance évocatoire de la langue abondante, sensuelle et imagée de Pierre Emmanuel, à contre-courant des thématiques habituelles et de la mode dominante de l'aphorisme poétique, résonnent en l'artiste comme un appel à oser sans retenue la figuration lyrique et la violence du trait. Au souffle poétique va ainsi répondre la puissance d'expression plastique chez Roger Coppe, qui va se sentir encouragé à exploiter pleinement la veine d'inspiration figurative, à l'époque délaissée dans les arts plastiques au profit de l'abstraction ou de l'art conceptuel.

Sous le choc, pendant six mois, Roger Coppe s'arrête de peindre ; il lit. Lorsqu'il reprend le pinceau, c'est pour livrer les traces visuelles de cette lecture : *À mesure que le texte me pénétrait les dessins prenaient forme ; en même temps que je ressentais de plus en plus nettement qu'un autre homme, l'Auteur, vivait ou avait vécu ce que je*



Catherine Emmanuel Carlier et Emilienne Coppe à la Maison de la Francité le 3 décembre 2016. © ACP.





Portrait de Roger Coppe © Émilienne Coppe.

vivais, qu'il me révélait à moi-même, d'où – je ne me l'explique pas autrement – cette transe créatrice inespérée, délicate et douloureuse à la fois, qui me poussait à tracer, à noircir, déchirer, refaire jusqu'à ce que la transe se mue en émotions sereines devant l'image estimée enfin épouse satisfaisante du texte⁴.

Pour entrer plus avant dans cet univers poétique, Roger Coppe ne cherche pas d'abord à en pénétrer les contenus, mais la forme. Il lit à haute voix, savourant les rythmes, les assonances, les allitérations ; il aborde le poème comme une musique. Sa lecture sensorielle et affective du texte lui procure des visions dont il décide de livrer une trace sur papier : « mes émotions, confuses au départ, [...] s'affinèrent à un point tel que des visions imagées m'apparent, doublant le chant. Je me pris au jeu de capter ces images fugitives, de les fixer spontanément, 'sous le choc' »⁵. Il produit ainsi un livre d'artiste en un unique exemplaire, qu'il exposera rarement et refusera toujours de mettre en vente, car il témoigne d'une transe créatrice de l'ordre du bouleversement intime.

Roger Coppe n'illustre pas le texte au sens anecdotique ; il propose des « translations graphiques », « avec les matériaux du poète : la plume, l'encre, les mots ; l'eau liant le tout »⁶. Les extraits du texte qu'il retranscrit en regard des images qu'il dessine ne se correspondent jamais terme à terme. Il retranscrit le poème à la main, « pour le voir »⁷, dit-il, c'est-à-dire pour se l'approprier en tant que matériau visuel. Car l'écriture est parfois gorgée d'eau au point de devenir indéchiffrable, réduite à l'état de pur visible. L'artiste obtient ainsi un équivalent plastique de l'épaisseur énigmatique du texte, qui souvent résiste à l'interprétation claire.

Parfois, le dessinateur réunit sur une page des extraits initialement fortement éloignés dans le recueil ; il fait ainsi violence au texte, le fragmente, le reconstitue selon son bon plaisir, l'efface ou l'amplifie, le soumet totalement aux lois de l'occupation visuelle de l'espace. Or, ce faisant, il est moins irrespectueux que proprement visionnaire. Prenons pour exemple le dessin dans lequel Roger Coppe a recopié le poème suivant :

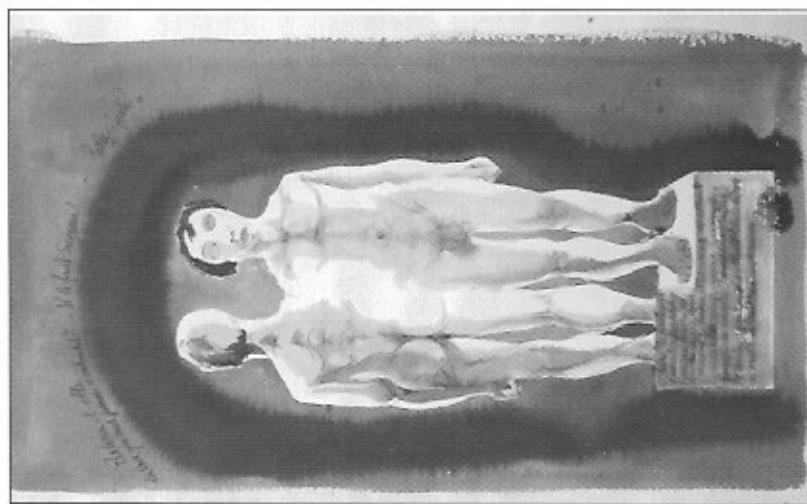
Parlera-t-elle, la Voix que nul jamais n'entendit ?

Il le faut, Seigneur ! [...]

Parle, parle ! [...]

*Ô statue ! Le printemps fondra tes yeux de neige,
l'eau vive frémera dans ton regard, le ciel*

y plonger les mains, et les oiseaux viendront
y boire l'âme aveugle immense de ce monde,
prunelle de Colombe immobile en plein vol
Et l'herbe, ayant poussé son chant entre tes lèvres
à l'oreille du vent révélera le sens. (pp. 149-151)



La vision du double s'impose à l'artiste, alors que rien, dans le contenu du poème, n'y convie. Cette intuition a fortement interpellé Pierre Emmanuel quand il en a pris connaissance, en février 1984, lors de la visite du peintre. Il lui a déclaré : « Quel dommage que je n'aie pas eu l'occasion de voir les dessins plus tôt car, au vu de ceux-ci particulièrement, j'aurais modifié le dernier chapitre « Être ou fenêtre » de mon *Grand œuvre* »⁸. La disposition graphique de ce texte de la section finale du dernier recueil de Pierre Emmanuel, paru tout juste après son décès, permet de comprendre ce que voulait dire le poète :

Des deux côtés de la fenêtre
Suis-je je suis
Dehors Dedans
Mon visage colle à lui-même
Inversé
Qui que je sois
je suis mon contretype
Est-ce qu'il y a
un envers un endroit
une surface des choses
entre haut et bas
un avers une face
Quelqu'un Qui fait face
Moi?

Pierre Emmanuel a été frappé de retrouver, dans la présentation des corps recto verso et soudés par un blanc ou un vide, une traduction visuelle de ce qu'il avait voulu exprimer en poésie par une disposition typographique. Or cette image s'était, pour Roger Coppe, imposée à l'égard d'un texte rédigé quarante ans auparavant. On saisit à quel point Pierre Emmanuel s'est senti intimement compris. C'est suite à cela qu'il a dédié son recueil « à Roger Coppe, en le remerciant de l'avoir si bien approfondi », en précisant qu'il découvrirait son recueil « illustré au sens le plus fort du mot », selon l'étymologie du terme « *lustrare* » : éclairer.

Deux ans plus tard, Roger Coppe entreprend de mettre en images *Duel*¹⁰, un recueil publié en 1979 sur le thème du couple, qui traite de l'érotisme comme d'un désir métaphysique d'unité. L'ouvrage s'avère d'une facture très différente : il s'agit d'un ensemble de 160 douzains organisé en trois parties : *Lui* (60 poèmes), *Elle* (40) et *Eux* (40). La réponse graphique de l'artiste à cette architecture textuelle rigoureuse est également plus sobre. Il n'hésite pas cependant à bousculer l'ordre des vers et à se montrer infidèle à leur disposition typographique initiale. Il isole certains mots, augmente la taille des « O », très visibles, même lorsqu'ils ne correspondent pas à la sonorité prononcée (ex. dans les mots « moi, longtemps, pour », etc.). « Tout ce que je savais des corps, c'est qu'ils étaient inéductibles », lit-on dans *Duel* (poème 68) ; ce vers marque fortement Roger Coppe qui prend conscience de la pertinence de ce postulat en matière d'images

visuelles: rien ne traduit plus intensément le plaisir ou la douleur, la joie ou le désespoir qu'un corps nu. Ses dessins présentent dès lors des corps résolument non académiques, de facture expressionniste. Leur traitement graphique épouse la tonalité du texte: l'épure pour dire la froideur, la mise à distance (ex. poème 113: « Être immobile est la victoire pour l'instant »); l'éclatement des lignes, de la couleur et de la disposition du texte pour dire la souffrance (ex. poème 1: « Face à vous tous castré écorché vif »).

On peut comprendre, à partir de ces éléments, que l'un des points de rencontre de l'imaginaire de Pierre Emmanuel et Roger Coppe est ainsi, vraisemblablement, la pensée de l'incarnation, qui s'ancre dans leur commune appartenance au monde chrétien: la corporalité peut exprimer la souffrance qui est le propre de l'humain, mais elle peut également, pour eux, témoigner de la présence du divin dans l'humanité. C'est là que s'origine, pour chacun des deux créateurs, ce qui les engage à ne désinvestir ni la puissance évocatoire du langage, ni la figuration humaine, loin du désenchantement qui marque la plupart de leurs contemporains de création. Et si la source de cet engagement est civilisationnelle, marquant leur art du sceau d'une éducation singulière, si les formes esthétiques qui en découlent peuvent trancher sur la *doxa* littéraire et artistique de leur époque, la force qui les anime n'a, quant à elle, aucun marquage temporel qui vienne en restreindre le champ, et l'authenticité de leur démarche, accomplie dans la fidélité inconditionnelle de soi à soi, situe leur travail au niveau de ce qui, à toute époque, interdit de désespérer ni de l'art, ni du monde.

Notes

¹ René Char, « À la santé du serpent », dans *Commune présence*, Paris, N.R.F.-Gallimard, 196, p. 273.

² Pierre Emmanuel, « La parole qui relie », dans *L'Imagination créatrice*, rencontre internationale organisée par la Fondation pour une entraide intellectuelle européenne, Poigny-la-Forêt, 9-13 octobre 1970, actes mis en forme par Roselyne Chenu, Neuchâtel, la Baconnière, 1971, p. 192.

³ Maître verrier depuis 1955, Roger Coppe était le représentant des Arts du Vitrail pour la Wallonie dans le Conseil mondial des Métiers d'Art.

⁴ Roger Coppe, « À la mémoire et en hommage au plus grand et au plus humain des poètes d'expression française », dans Francaeus M., *Roger Coppe*, Sint-Baafs Vijve, Oranje, 1988, p. 37.

⁵ *Idem*.

⁶ *Idem*.

⁷ Propos de Roger Coppe recueillis par Myriam Wathee-Delmotte le 2 août 2004.

⁸ Roger Coppe, « À la mémoire... », *idem*.

⁹ Pierre Emmanuel, *Le grand œuvre*, Paris, Le Seuil, 1984, p. 383.

¹⁰ Pierre Emmanuel, *Duel*, Paris, Le Seuil, 1979.



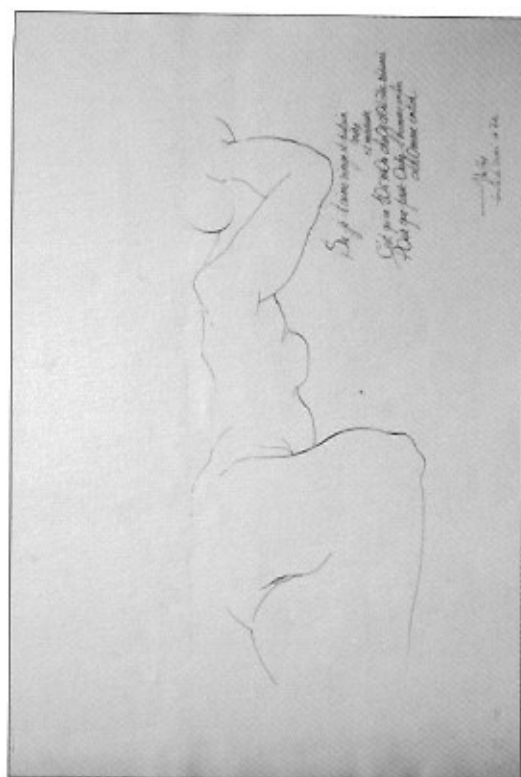
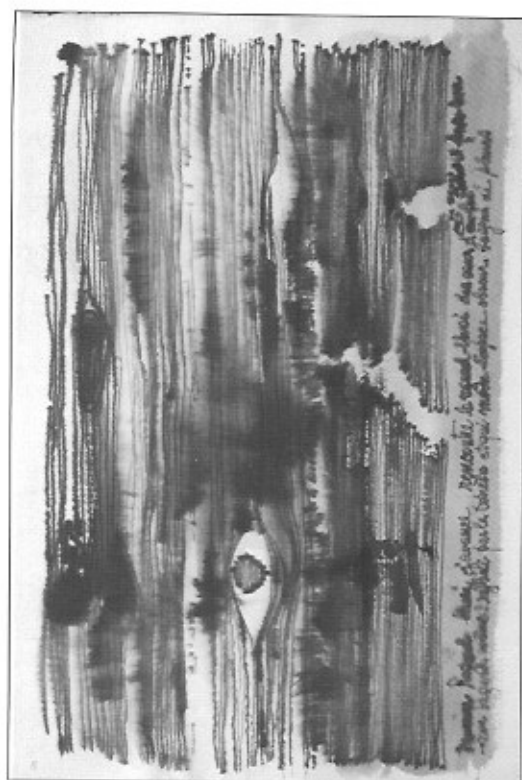


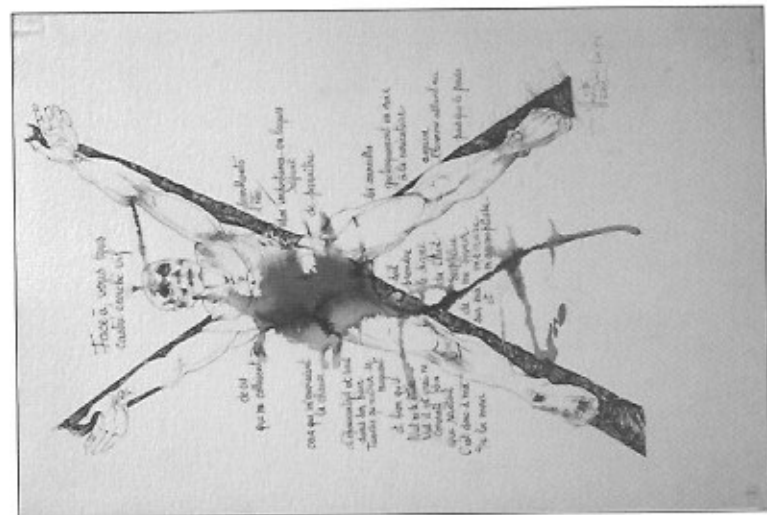
Jeté dans l'in-pace d'un monde noir,
 oublié d'un oubli sans âge sous les bombes
 le cœur bat plus fort que le fracas
 des grands pans d'hommes meurtriers croulant dans l'ombre
 plus fort que le sombre bourdon de l'épaisseur
 n'emplit de nuit ces murs qui pèsent sur mes tempes
 plus fort que la main du silence ne s'abat,
 plus fort que dieu ne sait se taire

L'heure approche

où l'homme n'aura plus de vie que cette peur

Pierre Emmanuel, *Sodomie* (Paris, Le Seuil, 1946)





LUI

1

Face à vous tous castré écorché vif
De ces semblants qui me collaient à l'être
Mon importance en loques réjouit
Ceux qui m'enviaient la chance de paraître
L'épouvantail est seul dans son hiver
Tandis qu'autour le moquent les corneilles
Et bien qu'il soit grotesquement en croix
Nul ne se laisse prendre à la caricature
Nul il est vrai ne connaît plus le signe ancien
Qui revêtait du Christ l'homme allant au supplice
C'est donc à moi de me signer pour que le poids
De la merci sur moi m'écrase et m'accomplisse.

Pierre Emmanuel, *Duel* (Paris, Le Seuil, 1979)

ELLE

114

Être immobile est mon défi au temps
N'offrir à la pensée aucune prise
Me transporter inerte où je le dois
Aller venir sans rien bouger de moi
Tant la frayeur m'étreint de me disjoindre.
La plaie atone irrémédiablement
Qui mortifie en moi tout sentiment
Rien ne la cicatrise et rien ne l'envenime
Cette plaie c'est moi-même incapable d'amour
Si délibérément latente et mortifère
Que mon regard figé tel un dépôt vitreux
Te prend ans l'ambre où il t'impose de te faire.

Pierre Emmanuel, *Duel* (Paris, Le Seuil, 1979)

